

peu à peu on glisse sur la pente au bout de laquelle l'apostasie nationale est complète.

Ce qui est plus déplorable, c'est que ces sortes de gens ne se rencontrent pas seulement dans les centres où la majorité est anglaise. Ils sont peut-être plus nombreux dans les milieux où on ne voit qu'une poignée d'anglo-saxons favorisés de la fortune.

De plus en plus on délaisse les vieilles coutumes pour adopter des modes anglaises ; on détruit la vie de famille pour vivre comme ces Anglais qui n'ont pas d'enfant et qui ne savent ce que c'est que le foyer.

Il est temps de réagir contre cette tendance malheureuse, de remettre en honneur les saines traditions nationales et de se dire que pour accomplir sa mission surnaturelle, la race française doit se garer de l'anglomanie.

J.-Albert FOISY.

UN CALCUL DIFFICILE

L'honorable juge L... , lors de son dernier voyage en Europe, il y a déjà une dizaine d'années, assista à une scène assez cocasse.

Il était sur une place publique de Lyon, lorsqu'il aperçut un individu absorbé par une occupation assez singulière.

Il prenait avec un pied de roi, qu'il avait sorti de sa poche, les dimensions de la porte d'une buvette. De temps en temps, il se frappait le front, puis restait un moment plongé dans la méditation d'un problème difficile à résoudre. Évidemment, il n'arrivait pas à un résultat satisfaisant dans ses calculs, puisque, en proie à une contrariété visible, il recommençait presque aussitôt son travail.

Ce drôle d'individu prenait peut-être pour la douzième ou treizième fois les mesures de la porte. Une centaine de badauds étaient rassemblés autour de lui.

Le juge canadien s'approcha lui aussi, voulant être témoin du dénouement étrange de cette affaire. Tout à coup, le maniaque, se frappant le front une dernière fois, continua à haute voix le raisonnement qui l'avait tant absorbé.

“C'est pourtant vrai : j'avais de l'argent, un bon ménage, il est passé par là ; j'avais des

maisons, elles sont passées par là. Et cependant, cette porte n'a pas huit pieds de hauteur, et quatre de largeur ! Tout ce que j'avais : bien-être, honneur, famille, tout est passé par là. Moi seul, je ne puis plus y passer pour achever de m'y détruire aussi. Je n'ai plus d'argent : voilà pourquoi on me met dehors !”

N'est-ce pas que l'alcoolique lyonnais n'était pas aussi niais qu'il en avait l'air ? Combien étaient justes ses raisonnements !

Que d'ouvriers canadiens pourraient adresser la même apostrophe aux portes de nos débits de bière et de vins.

LE SECRET D'ÊTRE HEUREUX

Dans un hameau situé au fond de la Castille, existe un vieillard qui a lutté sans cesse contre le malheur, n'a jamais perdu sa sérénité, n'a jamais accusé le sort.

Un de ses amis, grand admirateur d'un courage qui lui paraissait au-dessus de la nature humaine, lui demandait s'il avait un secret pour vivre ainsi toujours satisfait.

— Oui, répondit le vieillard, et je vais vous l'enseigner. Le secret, d'ailleurs, est bien simple : je fais un bon usage de mes yeux, voilà tout.

L'ami aiguillonné par la curiosité, cherche en vain le mot de cette énigme. Il pria le vieillard de la lui expliquer.

— Avec plaisir, dit celui-ci en souriant, écoutez-moi :

D'abord dans quelque situation que je me trouve, je regarde le ciel ; sa vue me rappelle que ma principale affaire ici-bas est de mériter une place là-haut.

Ensuite, je regarde la terre, et je songe à l'étroit espace qu'elle me réserve.

Enfin, je regarde le monde : j'observe qu'il y a beaucoup de gens qui ont plus de raisons que moi de s'estimer malheureux.

C'est ainsi que je n'oublie jamais ni le séjour des consolations et de la vraie félicité, ni la tombe qui dévore les soucis, ni l'absurdité que je commettrais en m'abandonnant à la tristesse et aux plaintes, tandis qu'une foule de mes semblables endurent des maux plus cruels que les miens.